Irma del Águila

L'île de Fushía

Roman

Traduit de l'espagnol (Pérou) par
Françoise Aubès

Arpents de Sud

Avertissement

Le lecteur trouvera en fin de volume, p. 169, un glossaire, dont nous lui conseillons une rapide consultation avant de commencer sa lecture du roman. En effet, nous avons préféré ne pas signaler dans le texte les mots qui y figurent pour ne pas détourner l'attention ni peser inutilement sur le choix d'aller ou non regarder le sens d'un mot inconnu. Pleine liberté est ainsi laissée au lecteur de s'y référer ou pas, à sa guise.

De même, nous avons conçu deux cartes : l'une, p. 172, situe de façon générale la zone amazonienne qui constitue le lieu de l'action dans le vaste pays qu'est le Pérou ; l'autre, p. 173, montre plus en détail les fleuves et villages cités au fil des périples des personnages.

Enfin, on notera que cette traduction intègre des changements apportés par l'autrice à son texte original.

Les femmes et les hommes qui à Lima, Bagua, Santa María de Nieva et dans les communautés du Santiago ont partagé pour ce livre leurs souvenirs, ceux de ces années lointaines du caoutchouc et de la gomme de balata, ont exprimé une incontestable vérité. Les mensonges, eux, sont tous à mettre sur le compte de l'autrice.

1

Dans les années soixante-dix, Moyobamba était un petit village perdu entre la cordillère des Andes et l'Amazonie péruvienne. Par une après-midi ensoleillée, la grand-mère del Águila lui dit à l'oreille : « Voilà les païens qui arrivent. » La petite qui venait de Lima ne comprenait pas. La grand-mère lui montra alors du doigt les silhouettes qui marchaient en silence, ce qui est la façon habituelle de marcher des silhouettes, en direction de la place. Pour la grand-mère, il allait de soi qu'elles étaient arrivées en pirogue en descendant le fleuve depuis le haut Mayo. Lui, il portait un pagne, et elle, une jupe de toile et des colliers de graines qui couvraient partiellement sa poitrine nue. La petite ouvrit des yeux grands comme des soucoupes, un peu perdue devant ces créatures venues d'un autre monde et méfiante devant les seins à l'air et pendouillants de la femme. « C'est les païens », répétait la grand-mère.

2

Le serpent était accroché sur la corde à linge. La petite qui venait de Lima s'arrêta un bon moment dans la cour de terre battue ; elle regardait, inquiète, le ruban de cuir gris suspendu qui semblait reprendre vie de temps en temps quand l'air se mettait à souffler, en fin d'après-midi. C'était à ce moment-là que la petite fille aurait voulu se mettre à courir, mais non, elle rassemblait tout son courage et restait là à contempler ce prodige, en dominant sa peur en silence.

L'animal était entré dans la cuisine en rampant. La grand-mère, qui préparait le dîner, n'avait rien dit et ne s'était pas enfuie ; elle était juste sortie de la cuisine en fermant la porte de derrière, puis elle était revenue une minute plus tard munie d'une pelle et avait refermé la porte. Cristina entendit s'activer un voisin qui était arrivé peu après par la porte donnant sur le jardin, et avec lui ce furent des paroles précipitées et des coups secs, une cavalcade sourde à travers la cuisine, une table et des chaises que l'on traînait et finalement des coups de plus en plus énergiques sur le sol, mais cette fois-ci portés au même endroit, encore et encore.

L'animal accroché sur la corde n'avait pas de tête. Quand le vent balançait son corps, celui-ci, qui n'était plus qu'une dépouille, bougeait de façon menaçante. « Si tu ne manges pas, je réveille le serpent », répétait la grand-mère del Águila, sans deviner le pouvoir d'une telle phrase sur l'imagination troublée d'une petite fille.

3

« Juan Fushía, pour vous servir.
— Fushía ? »

En 1958, un hydravion tout léger se posait sur le fleuve Nieva, au pied de l'humble hameau du même nom, stratégiquement situé tout près de la confluence des eaux avec le grand Marañón.

À son bord se trouvaient les membres d'une expédition scientifique dirigée par l'anthropologue mexicain Juan Comas, qui recueillait des informations sur les peuples aguaruna et huambisa, avec lui les intellectuels péruviens José Matos Mar, professeur et directeur du tout récent département d'anthropologie de l'université liménienne de San Marcos, Efraín Morote Best, anthropologue et folkloriste, et José Flores Araoz, directeur de la revue *Cultura Peruana*. Mario Vargas Llosa, qui n'avait que vingt-deux ans, avait été invité à se joindre à cette assemblée distinguée. Le jeune écrivain préparait alors ses valises pour aller faire un doctorat en Espagne, mais auparavant il réaliserait ce premier voyage dans l'exubérante Amazonie, un autre monde à peine *pressenti* par ce garçon de la ville *à travers ses lectures de Tarzan et quelques films à épisodes de l'époque*. L'endroit se révélait radicalement différent, bien éloigné de tout ce qu'aurait pu lui suggérer le mot « civilisation » ou de ce qu'il entendait alors par « derniers remparts du processus de civilisation ».

« Oui, Juan Fushía… Allô ? Excusez-moi mais je deviens sourd avec l'âge… »

Cristina criait presque. Elle entendait un écho qui faiblissait puis augmentait au gré des déplacements de Fushía dans la rue, portable à la main. Le réseau était faible : au XXI^e^ siècle, Nieva restait un coin perdu sur la carte.

Des images de la vie dans la forêt, ponctuellement enregistrées dans un carnet de notes, Vargas Llosa allait retenir trois histoires qui feraient ensuite partie de la trame complexe de son roman *La Maison verte*[1]. La première renvoie à la mission catholique de Santa María de Nieva, où les sœurs faisaient vivre une école consacrée aux petites filles des ethnies aguaruna et huambisa. Les religieuses, dans un indéfectible souci évangélique, s'enfonçaient périodiquement dans la forêt, escortées par un détachement militaire, afin de *recueillir* les petites filles des villages autochtones. Elles les arrachaient à leur foyer, au milieu de bagarres, de cris déchirants et de larmes, pour leur offrir une éducation chrétienne ainsi que les rudiments d'une formation scolaire. Une fois atteint le processus d'acculturation, au moment de quitter l'internat, les jeunes filles se retrouvaient face à un destin incertain, quand il n'était pas dramatique : retourner dans leurs communautés, dont on les avait brutalement séparées ; finir servantes chez un patron ou un notable ; ou migrer à leur compte, toutes seules, poussées par la faim, et dans le pire des scénarios, se livrer à la prostitution.

« Mademoiselle, vous appelez de Lima ? », demandait Fushía. Dans les oreilles de Cristina résonnait l'intonation chantante des habitants de la forêt.

La deuxième histoire concerne Jum, cacique aguaruna de la localité d'Urakusa. Peu avant l'arrivée des universitaires, il avait été capturé par les militaires et conduit à Nieva ; on l'avait suspendu à un arbre sur la place, torse nu, et on l'avait fouetté jusqu'à ce qu'il perde connaissance ; et, comble de l'humiliation publique, on lui avait rasé le crâne. En représailles, dit-on, pour la raclée qu'un caporal de l'armée avait reçue des mains des Aguarunas. Ça n'avait servi à rien que le cacique, d'après les mêmes informateurs, se soit interposé entre ses gens et le militaire pour qu'on cesse de le torturer. Jum, au plus mal, ne réussissait qu'à crier, au bord de l'évanouissement, et crier encore, « Suis piruvien » ; gagné par le délire, il se raccrochait à l'impossible exercice de la citoyenneté péruvienne.

« Oui, monsieur, j'appelle de Lima », et ce message se répétait dans un immense écho. Dee-Liii-maaa.

La troisième histoire fait référence à un certain Fushía, commerçant d'ascendance japonaise qui régnait sur les territoires voisins du bassin du Santiago, affluent du Marañón. Le « Japonais » faisait le commerce du caoutchouc, des peaux et du bois avec les Aguarunas, les Huambisas et les Shapras. Les témoignages recueillis par Vargas Llosa attestent de son passage dévastateur dans les communautés : il s'était entouré d'une bande armée de natifs qui attaquait les villages et devançait l'arrivée d'autres patrons du caoutchouc en raflant la marchandise. Le vol des boules de latex et des peaux

d'animaux que les natifs chassaient dans la forêt ainsi que l'ingéniosité des incursions des pillards sur le fleuve alimentèrent une légende noire qui atteignait son climax avec les épisodes relatant le rapt des femmes. Le personnage vivait caché sur une île lointaine, disait-on, sans adresse précise, et naviguait pendant des jours et des jours sur le Santiago : c'était là qu'il entretenait un véritable harem amazonien avec *ses* captives. Vargas Llosa rapporte que lors de sa première visite dans la forêt, en 1958, une petite fille de douze ans, en concubinage avec Fushía, avait réussi à s'enfuir de l'île mystérieuse. Même si lui-même n'avait pas réussi à établir un contact avec l'enfant, l'anthropologue Morote Best y était parvenu lors de son passage par le hameau de Chicais. À Nazareth, Vargas Llosa avait recueilli le récit qu'un habitant lui avait fait d'une des incursions de la bande de Fushía dans un petit hameau de la région. Après avoir assujetti les Aguarunas, le Japonais s'était habillé en Aguaruna, avait peint son visage et son corps avec le roucou et la rupinie et avait commencé sa bacchanale : des heures de danse effrénée, de soûlerie à la bière de manioc et de chants enfiévrés autour d'un feu, jusqu'à ce qu'il tombe de fatigue.

De toutes les histoires autour du personnage, c'était assurément celle de l'île de Fushía qui enflammait le plus l'imagination populaire. Le bruit courait que cette île était cachée dans un endroit de la forêt amazonienne situé en amont du fleuve Santiago, lorsqu'on arrive aux contreforts de la cordillère du Condor, dans l'inhospitalière région frontalière avec l'Équateur.

« Allô ? allô ? – Elle perdit à nouveau la voix de Fushía. Les télécommunications avec la forêt relevaient du hasard. – Vous êtes… ? », et l'écho de sa propre voix saturait le réseau.

Et c'est tout. L'île restait un point privé de références géographiques précises, à la réalité incertaine, presque fantasmagorique. Et elle continua de l'être pour Vargas Llosa : dans *La Maison verte*, on ne trouve rien de précis sur la localisation de ce paysage insulaire, aucune allusion qui pourrait servir à s'orienter de façon concluante. Mais le roman rend bien compte des difficultés de Fushía et de Lalita, sa femme, originaire d'Iquitos, pour atteindre l'île bien cachée dans la forêt sauvage :

> *… puis ils continuèrent, en remontant le Santiago, s'arrêtant pour dormir et pour manger dans des hameaux huambisas de deux ou trois familles. Et une semaine plus tard ils abandonnèrent le fleuve et naviguèrent durant des heures sur un étroit bras d'eau que le soleil n'atteignait pas, et au toit de verdure si bas que leurs têtes touchaient les arbres. Ils sortirent et lui, Lalita, l'île, tu la vois, le meilleur endroit qui existe entre la forêt et les marais*[a]…

Dans *Les Secrets d'un roman*[2], Vargas Llosa ne sait pas grand-chose sur l'île, à peine quelques rumeurs que les

a. Toutes nos citations du texte de *La Maison verte* et des *Secrets d'un roman* sont traduites par nous-même. Elles sont présentées comme ici en paragraphes réduits (NdT). À l'exception de celle-ci, les notes se trouvent en fin de volume, p. 167 et 168.

gens enjolivaient à leur goût et que l'écrivain recueillait ici et là, versions parfois contradictoires, grossies par l'effroi et le goût des gens pour le morbide. La seule chose concrète était que l'île en question se trouvait, du moins dans les récits, sur le haut Santiago, en territoire huambisa :

> *À cette époque-là, les Huambisas n'avaient presque aucun contact avec le « monde civilisé », et sur eux, comme sur toutes les tribus jivaros péruviennes et équatoriennes, couraient des légendes de férocité et de sang. « N'allez pas là-bas, soyez pas fou, les Huambisas sont dangereux, disaient à Tushía*[3] *les "chrétiens" des villages qu'il traversait. Ils vont vous manger, ils vont vous tuer. » Le mystérieux Japonais n'écouta pas leurs conseils mais remonta le Santiago et s'installa sur une petite île, dans la partie la plus dense de la région, tout près de la frontière avec l'Équateur, où il resterait jusqu'à sa mort.*

La première édition de *La Maison verte*, parue en 1965, inclut une carte qui, sans être un relevé topographique précis du pays au sens strict du terme, fournit des indications sur la géographie imaginaire du roman, construite à partir des tracés essentiels du Pérou, la cordillère des Andes, qui coupe le territoire du nord au sud, l'océan Pacifique et la côte désertique d'un côté et la vaste étendue de la forêt de l'autre, où serpentent le Marañón et le gigantesque Amazone. Et oui, elle était bien là, l'île de Fushía, dans la légende s'entend, un point perdu à l'extrémité nord sur la carte, tout près de la ligne en pointillé qui

délimite la frontière avec l'Équateur. L'île est jetée là, à une latitude arbitraire, sans autre justification que la vraisemblance du récit.

Il est bien possible que dans l'esprit de quelques-uns des intellectuels qui arrivèrent à Nieva en 1958, lors de ce voyage d'exploration, l'île ait évoqué une utopie semblable à celle des Lumières, décrite par Jean François Marmontel. C'est en 1777 que le Français publie son roman *Les Incas, ou la Destruction de l'empire du Pérou* ; il y parle d'une île du nom de Cristina, peuplée par des *sauvages*, qui vivaient heureux sans connaître les règles de la société chrétienne, laissant libre cours à leurs appétences sexuelles, dans l'exubérance des fruits de la forêt et des fleuves. L'innocente concupiscence se vit menacée par l'arrivée des conquistadors espagnols, qui, avec la fréquentation et surtout le plaisir des nuits passées avec les femmes indigènes, s'amourachèrent de plus d'une d'entre elles et voulurent leur imposer les règles de fidélité de la monogamie ; lois si détestées et si craintes par les natifs de l'île qu'ils furent chassés immédiatement.

« Oui, comme je vous le dis, Juan Fushía.

— Vous êtes parent avec le *cauchero* ?... – Cristina retint son souffle, dans l'expectative.

— Oui, je suis Juan Fushía, fils de Juan Fushía.

— Du *cauchero* ? »

Fils de Juan Fushía, *gros patron* du caoutchouc et de la gomme de balata.

Cristina resta sans voix, incapable d'assimiler la découverte qui lui tombait dessus de tout son poids.